

# Denis, le sans-abri, se nourrit de polars et de poésie

Une vie de galère l'oblige à mendier pour compléter sa maigre retraite. Mais à 64 ans, Denis est un homme riche. Sur son bout de trottoir, au Mans, l'érudit à la rue continue de dévorer des livres : des polars et de la poésie. Comme un refuge.



Posté à la sortie d'un parking de Super U, au Mans, Denis avale plus de cent bouquins par an : « Je lis parce que sinon, je cogite. Ça me change les idées. »

Il ne mange pas à sa faim, mais se nourrit de bouquins. Installé à la sortie d'un Super U, au Mans (Sarthe), Denis, 64 ans, fait la manche sans tendre la main. En ce matin frisquet, ses doigts jaunis sont occupés à une quête plus urgente que de serier une pièce de monnaie : tenir un livre, tourner les pages, embarquer. Loin du macadam gris, des vapeurs d'essence et du brouhaha des voitures.

« Je lis plus d'une centaine de bouquins par an. Ce n'est pas parce que je suis à la rue que je vais décrocher sur la culture. Quand je peux, je vais voir des pièces de théâtre ou des films intéressants », glisse le mendiant à la syntaxe solide et au vocabulaire précis, qui confesse aussi prendre la plume, « de temps en temps ». Mais pas question de dévoiler sa prose. Pudeur d'écorché vif.

Ses auteurs préférés ? En vrac, l'amateur de polars cite Harlan Coben, Elizabeth George, Fred Vargas, Agatha Christie, Mary Higgins Clark, Maxime Chattam : « Je viens de le découvrir. Il écrit vraiment bien. » S'il raffole de romans policiers, Denis s'avale aussi des chroniques politi-

ques et lit les journaux chaque matin, au café du coin. Mais son amour profond, c'est la poésie. « **Quelque chose de sacré** », dit-il d'une voix douce et rentrée, regard scotché sur un contenant de recyclage de papiers.

Sa bible ? Denis tire une taffe sur sa cigarette roulée : « **Peut-être Paul Celan. Il a écrit de la poésie inspirée des camps de concentration.** » Le clochard lettré évoque aussi *Les fleurs bleues*, de Raymond Queneau. Costaud, non ? Denis hausse les épaules, esquisse un vague sourire : « **Je lis parce que sinon, je cogite. Ça me change les idées.** »

Penché sur ses pavés, le personnage aux cheveux roux et à la barbe de hérisson attire les bonnes âmes du quartier. Comme Olivier, la quarantaine : « **En allant faire mes courses, je le voyais plongé dans ses lectures, ça m'intriguait. Je lui ai demandé s'il voulait que je lui prête des bouquins.** » Parfois, Olivier emmène Denis au rayon livres du Super U : « **Il choisit ce qui lui plaît.** » Le SDF, qui planque sa bibliothèque itinérante dans des sacs plastique,

au fond d'un parc, confirme que des passants jouent au père Noël. Mais pas question de lui offrir une histoire à l'eau de rose. « **Les Harlequin, ça le fait pas !** » Denis reste un lecteur exigeant, dont le goût des lettres s'est forgé tôt : « **Gamin, je suis tombé sur Prévert.** » Denis cite aussitôt *La grasse matinée*, évocation d'un vagabond que la faim pousse au crime.

## À 11 ans, une page de sa vie se déchire

Avant l'errance, il a connu la violence. Et l'enfer d'une enfance cabossée, du côté de Troyes. « **J'ai été maltraité, on m'a placé chez des parents nourriciers. Ils lisaient peu, à part les journaux. C'était des militants communistes. Ils me laissaient feuilleter *L'Humanité* qui traînait sur la table.** » À l'école, le gamin croise aussila route d'un instituteur bienveillant.

« **Comme je prenais toujours des li-**

**vres dans la classe, il m'a donné la clé de la bibliothèque.** » Et du paradis, « **C'était moi qui faisais la sélection pour le bibliobus.** »

A 11 ans, une page de sa vie se déchire. « **Mon frère est mort l'année où je devais rentrer en sixième.** » Silence. « **Je n'ai pas fait de secondaire.** » Chamboulé, l'élève promoteur décroche, se contente d'un CAP de soudeur. Le boulot ? Intérim, chômage, jobs « **pas toujours déclarés** » en Belgique et en Allemagne. Et une dizaine d'années à nettoyer les trottoirs de Clichy. « **J'ai bourlingué.** » A la clé, une grosse sciatique et une maigre retraite : 350 € par mois. « **Je devrais bientôt toucher le minimum vieillesse. J'espère me trouver un petit meublé. En attendant, je fais la manche, sinon, il y a des jours où je ne mangerais pas.** »

Il est arrivé au Mans il y a sept ans. A l'époque, il squatte près d'un théâtre parisien où joue la compagnie du Radeau, basée dans la capitale de la Sarthe. « **François, le metteur en scène, m'a invité à voir le spectacle. Après, il m'a proposé de venir au Mans. Le lendemain,**

**j'ai pris un TER.** » La troupe le prend sous son aile. Il rend de menus services, reçoit l'aide d'associations, tient un petit rôle dans un petit film où il récite un hommage à Marguerite Duras : « **Un beau souvenir.** » Qui stenvole sur ce bout de bitume, où le sans-abri au visage creusé trimballe une toux tenace. Comme sa fièvre : « **Je suis résistant.** »

L'érudit de la rue, qui dort dans le hall d'une banque, ne s'assoit jamais pour mendier. Marginal parmi les marginaux, il évite les groupes de SDF. Et les foyers. « **Chat échaudé craint l'eau froide. Je suis assez sociable, mais il ne faut pas m'embêter.** »

Ce solitaire endurci se dit lassé des « **prises de tête avec des mecs agressifs ou déphasés à cause de la bibine** ». Le front se plisse, les mains s'agitent, sans lâcher le bouquin : « **Et puis quand tu vas là-bas, il faut toujours raconter sa vie. Hier, c'est passé. C'est pour demain que je vis.** »

Texte : Jérôme LOURDAIS.  
Photo : Marc OLLIVIER.